

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une langue à chialer!

Georges Dor, *Anna braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré)*.
Essai sur le langage parlé des Québécois, Montréal, Lanctôt
éditeur, 1996, 192 p.

Max Roy

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, M. (1997). Compte rendu de [Une langue à chialer! / Georges Dor, *Anna braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré)*. Essai sur le langage parlé des Québécois, Montréal, Lanctôt éditeur, 1996, 192 p.] *Lettres québécoises*, (87), 53-53.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Une langue à chialer !

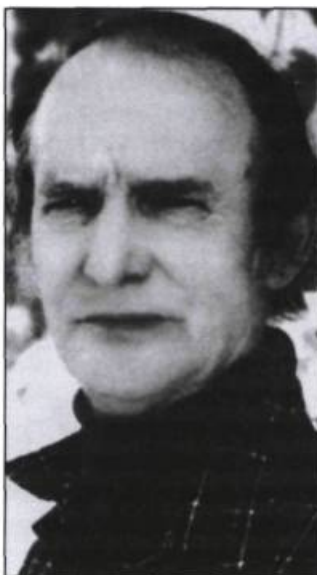
Georges Dor le dit et le redit : c'est à l'école primaire que se joue le sort de la langue parlée au Québec.

ESSAI
May Roy

ON POUVAIT ATTENDRE BEAUCOUP, TROP SANS DOUTE, d'un essai sur la langue parlée des Québécois. Un de plus, dira-t-on. Comment ne pas songer aux *Insolences du frère Untel* et aux réactions qu'il suscita, voilà plus de trente-cinq ans. En sommes-nous au même point ? Georges Dor l'affirme dans un ouvrage cinglant. D'après lui, la qualité de la langue des élèves ne vaut pas mieux aujourd'hui et, comme son réputé prédécesseur — auquel il se réfère volontiers —, il en impute la faute au système d'enseignement. Il se dit « triste de notre pauvreté de langage, de notre indigence même en ce domaine » (p. 14). La difficile maîtrise de la langue française n'est, hélas, pas le propre des gens de sa génération, comme le confirment les multiples erreurs de vocabulaire, de grammaire, de syntaxe et de logique rapportées dans l'ouvrage. Ce sont des phrases ou des pseudo-phrases enregistrées ici et là, dans un centre commercial parfois ou à proximité d'une école primaire, où habite justement l'auteur. La réalité est troublante : « D'où vient que nous soyons restés, collectivement, séquestrés sur le plan du langage, incapables d'articuler ni le fond ni la forme d'une pensée, fût-elle simpliste, et pas davantage un sentiment, fût-il universel, comme l'amour ? » (p. 18) Dor pose une hypothèse générale, à caractère historique :

Serait-ce donc avec la Conquête qu'a commencé la lente déstructuration de notre langue ? Serait-il juste de croire que tous les peuples conquis — et soumis à leurs conquérants — s'appauvrissent non seulement sur le plan matériel, mais aussi intellectuellement ? (p. 20)

C'est, toutefois, une hypothèse plus spécifique qui gouverne cet essai, à savoir le non-apprentissage de la langue parlée à l'école primaire. Georges Dor le répète à l'envi : la maîtrise de la langue commence dès l'enfance et exige un travail soutenu à l'école, sur le plan oral, d'abord. Très tôt, l'essai devient une critique radicale du système d'enseignement qui ne ménage ni le Ministère, ses fonctionnaires et ses consultants, ni les enseignants eux-mêmes. On relève des paradoxes voire des absurdités dans les programmes scolaires de tous les niveaux et on s'étonne des exigences d'admission à l'université même. Mais, on en revient toujours à l'école primaire pour expliquer, selon la formule de Dor, « notre *meneu-meneu* national ». L'usage des pronoms, en particulier, paraît révélateur : « Combien de Québécois seront morts sans jamais avoir été, c'est-à-dire sans jamais avoir prononcé les mots *Je suis* ? » (p. 37)



Bien qu'il se défende de vouloir et de pouvoir faire la leçon à qui que ce soit, se reconnaissant lui-même atteint du mal, Georges Dor prend à partie tous ceux qui font de la langue leur métier. Il faut voir comment est décrit et décrié le « point de vue surréaliste de savants linguistes » (p. 95), qui ont justement contribué à l'élaboration des programmes et des méthodes pédagogiques. L'essai constitue aussi une autre pièce dans le procès du *joual*, cette langue désarticulée qui a pu être, à partir des années soixante surtout, un choix délibéré d'expression artistique. Pour Georges Dor, il est clair que le joual littéraire, loin de contribuer à un affranchissement, est une forme assumée d'aliénation, qu'il consacre, en somme, notre « infirmité nationale ». Les humoristes sont une des dernières cibles de l'essayiste, qu'il appelle plutôt « nos bouffons ». Il leur reproche, ainsi qu'aux animateurs d'émissions télévisées, une complaisance dans la grossièreté et la médiocrité. Ainsi,

L'on pourrait dire que chez nos humoristes de scène, la bouche parle de l'abondance du cul et non du cœur. Je les vois et les entends [précise Dor] à Télé-Métropole, dans une émission qu'on nous présente à l'heure du souper pour être sûr que les enfants pourront l'apprécier. (p. 179)

Faisant le lien avec l'école, il ajoute : « Les milliards dépensés pour l'éducation d'un peuple auront servi à apprendre aux plus mâtins la manière d'exploiter la médiocrité. » (p. 181)

Il n'est pas exagéré d'associer la création du ministère de l'Éducation aux dénonciations du frère Untel. L'influence de l'essai de Georges Dor est moins certaine, mais la réforme de l'enseignement primaire et secondaire annoncée en juin dernier par le ministre Marois lui donne raison en mettant officiellement l'accent sur l'enseignement de la langue. Le détail des nouveaux programmes, toutefois, risque de décevoir, qui repose essentiellement sur l'acquisition de compétences standardisées et mesurables. L'épreuve du temps, espérons-le... En fait, Dor ne réclame pas moins qu'« une Loi 101 de l'enseignement de la langue parlée » (p. 188).

Que peut-on espérer de la publication d'un essai ? Une réflexion soutenue, rationnelle et ordonnée, sur un sujet d'actualité ou qui suscite d'emblée l'intérêt ? Cet ouvrage résolument plus impressionniste que savant est un plaidoyer recevable, mais qui n'évite pas facilement les lieux communs et les approximations. Ce qu'il apporte, à côté d'autres essais polémiques ou de travaux scientifiques, c'est le témoignage attristé d'un auteur ayant atteint une maturité d'âge et de pensée.